

Le Bonheur



Claude Como
Huile sur toile
265x150cm
2008

Il est trop tard ou trop tôt pour savoir ce qui, au delà de nos songes, interrompt l'ennui. Nous connaissons peut-être les règles du jeu, avant. Il suffisait de demeurer dans l'enfance, d'y régner pour imaginer le bonheur. L'artiste n'a pas tout à fait quitté ce pays. Elle y voyage, y côtoie une géniture pour le moins inhabituel.

Un trio de galopins solitaires, des enfants de la nature :

Le premier est un môme des pâtures, enfanté par l'herbe fraîche. Son corps est celui du poupon doux qu'il aurait laissé derrière lui. Assis, agenouillé, il semble apprendre à marcher, cherche son équilibre. La nature qui le portait au monde n'est plus que vase lumineuse, passé éclatant dans lequel l'enfant s'emmêle. L'ingénue voudrait s'extraire de l'herbe liquide, de l'algue molle où s'est fossilisé l'héritage parental. Arbrisseau déraciné, jeune pousse arrachée de son pot, sa tête est de prairies bercées sous la bise. Sur le sol, une rose essoufflée, veille que personne ne suive son petit poucet perdu dans la nature.

Le deuxième marmot est la fille d'une rose. Vénus prématurée, la fillette est sortie de l'eau mais le souvenir du rosier qui l'enfanta s'est imprimé sur sa peau. La môme est une chimère florale, ce monstre que l'on est avant de devenir soi. Elle glisse, chute, s'agrippe au vide solide, un aplat de rose délavée, presque disparue. Cette enfant-là porte ses origines comme un fardeau qui l'empêche d'avancer et ne sait trop que faire de ce corps légué par une rose. A moins qu'elle se protège du monde sous cette seconde peau maternelle.

Le troisième mutin s'est levé, nu. Sa peau a mué, ses cheveux pris la couleur du bois, le châtain de l'artiste. Le souvenir de la nature, de ses origines a disparu. A moins qu'il ne soit plus qu'à l'intérieur, faisandé dans les entrailles, la tête et la mémoire. Il a fait peau neuve et marche désormais, prêt à satisfaire sa curiosité, à s'éloigner de la petite rivière où se sont écoulés ses premiers printemps. Il avance vers son destin, vers l'âge adulte.

Au fond, c'est l'automne. La rose n'est plus. Ne sont que bois sec et feuilles mortes pour composer cette saison. L'orphelin ne trouvera ni père ni mère pour habiter son nouvel aire de jeu. La rose veille toujours néanmoins, le précède en ouvrant la marche vers une bicoque rouge au bout d'un sentier délavé. La logette est rudimentaire et rouge. Une cabane abandonnée. Une maison en ruine. Le sang a coulé sur le bois jusqu'à l'imprégner. Sa couleur révèle l'interdit. On y entre sans être sûr d'en sortir. On n'y joue pas pour rire mais pour apprendre à vivre avec ses fantômes, ses fleurs artificielles. C'est la maison des roses mortes ou bien la cahute du diable.

Ces trois gosses, on se voit dedans. Je suis là avec moi-même, je et ça. A cette heure, je vous tourne le dos. Je retourne en arrière, en enfance. Et j'avance. Je n'ai plus de nom mais l'avenir me nommera comme je fus pour les autres. Anonyme, je suis fidèle à ce que l'enfant que j'étais souhaitait devenir. L'innocent ignare qui ne sait pas où aller tandis qu'il marche, palpe les siècles, effleure ses aïeux sans parvenir à trouver son propre visage, à décrire celui de sa mère disparue, rêvée.

Laétitia Laguzet (docteur en histoire de l'art, phonographe, vidéaste) 2011